

Cours

I. Ontologie de la mémoire

La mémoire n'est pas tout à fait une faculté de connaissance comme une autre. Par la conservation de souvenirs, par la capacité de se rapporter au temps, elle élargit la dimension individuelle, psychologique, pour nous mettre en rapport avec ce qui nous dépasse nous-mêmes. Le lien entre « mémoire » et « métaphysique » ne va pourtant pas de soi, car cette dernière a pour objet l'éternel, l'être en soi. Mais, justement, si la mémoire était un des accès à l'être ? Comment ? Et à quel « être », s'il est alors pris dans la structure du temps ?

A. La réminiscence : mémoire ou anti-mémoire ?

Une mémoire qui est plus et autre chose que la mémoire entendue au sens habituel. Non seulement cette idée n'est pas étrangère à la philosophie, mais elle-même profondément inscrite dans certains de ses courants. On sait peu de choses d'un des tout premiers philosophes, Pythagore (v. 580-v. 500), dont la vie est entourée de légendes, dont l'une concerne précisément ses extraordinaires capacités mnésiques. Sa mémoire se conserve et résiste au voyage de son âme à travers différents corps : « Voici, d'après Héraclide de Pont, ce qu'il racontait lui-même sur son compte : il avait autrefois été Éthalide, que l'on disait fils de Mercure ; ce dieu lui ayant promis de lui accorder tout ce qu'il voudrait, excepté l'immortalité, il avait demandé à conserver pendant sa vie et après sa mort la mémoire de tout ce qui lui arriverait ; et en effet, vivant et mort, il avait gardé le souvenir de toutes choses » (Diogène Laërce,

Vies, VIII, 1). Légende, donc, mais qui inspirera directement une des plus étranges théories philosophiques, celle de la « réminiscence », que l'on trouve pourtant chez Platon, l'un des fondateurs du rationalisme occidental. Faut-il prendre au sérieux la « réminiscence » ? Certainement, si l'on considère le rôle qu'elle joue dans la conception platonicienne de la connaissance. Mais comment l'interpréter ? Rappelons les faits : dans trois dialogues (*Ménon*, *Phédon*, *Phèdre*), Platon développe l'idée que tout savoir est souvenir d'un savoir antérieur. Thèse qui n'aurait rien de particulièrement audacieux, s'il n'était précisé que cette antériorité remonte à une vie antérieure... Plus précisément, notre âme, avant de descendre dans notre corps, aurait contemplé des idées. Cette connaissance aurait été oubliée, et le savoir actuel n'est qu'une réactivation de ce savoir premier, comme le dit Socrate dans le *Ménon* en se référant à des sources religieuses et poétiques : « Ainsi l'âme étant immortelle, étant d'ailleurs née plusieurs fois, et ayant vu ce qui se passe dans ce monde et dans l'autre et toutes choses, il n'est rien qu'elle n'ait appris. C'est pourquoi il n'est pas surprenant qu'à l'égard de la vertu et de tout le reste, elle soit en état de se ressouvenir de ce qu'elle a su antérieurement ; car, comme tout se tient, et que l'âme a tout appris, rien n'empêche qu'en se rappelant une seule chose, ce que les hommes appellent apprendre, on ne trouve de soi-même tout le reste, pourvu qu'on ait du courage, et qu'on ne se lasse point de chercher. En effet ce qu'on nomme chercher et apprendre n'est absolument que se ressouvenir (*anamnésis*) » (Platon, *Ménon*, 81 c-d). La version du *Ménon* est en outre célèbre, car Socrate cherche à y prouver sa théorie en faisant « résoudre » un problème géométrique (la duplication du carré) par un esclave.

Pourquoi sommes-nous bien ici dans une conception métaphysique et non épistémologique de la mémoire ? Platon se réfère explicitement à des sources non-philosophiques : l'idée d'une existence de l'âme au-delà de cette vie ne peut faire l'objet d'une preuve rationnelle. Ce qu'il est convenu d'appeler « doctrine de la réminiscence » est davantage une hypothèse qui a pour fonction de contrer les sophistes, qui n'admettent de connaissances qu'empiriques, et ne peuvent ainsi rendre compte de l'accès à un savoir véritable, par exemple celui de la notion de « vertu ». La réminiscence est la version mythique d'une théorie réellement métaphysique, celle de la capacité de l'âme à s'élever de réalités en réalités jusqu'aux idées pures. L'idée est au fond la même : il existe une structure éternelle du savoir, des « idées », qui transcendent tout apprentissage empirique. Mais s'agit-il alors encore de « mémoire » ? La mémoire s'étend au-delà de nous : c'est cela la leçon essentielle du texte, qui va cependant poser problème, y compris dans les milieux platoniciens.

B. La mémoire comme retrouvaille

1. Plotin et la réactivation des traces

La « théorie » platonicienne joue un rôle, on le voit, dans un système où le « mythe » permet de dépasser les limites de la raison. Comment donc comprendre cette étrange mémoire, si éloignée de ce que l'on entend habituellement ? Avant tout comme la saisie d'une réalité qui me dépasse. Il n'est pas nécessaire de supposer que je l'ai déjà réellement « connue », et qu'il ne s'agirait donc que de me « ressouvenir » : mécanisme qui masque finalement le véritable

processus en jeu. C'est ainsi que Plotin réinterprète en profondeur l'idée de réminiscence dans un cadre qui lui donne selon lui un sens acceptable. Notre âme est certes « descendue », mais non au sens d'une métempsycose mythique. Cette descente correspond à la structure même de l'univers, constitué par un mouvement de « procession » et de « conversion ». La procession part du premier principe, l'un, puissance de toutes choses, puis passe par la multiplicité des intelligibles, enfin par l'âme (principe vital) qui produit les corps par contact avec la matière. L'homme doit s'efforcer de « remonter » vers les principes supérieurs. Qu'est-ce donc ici que se « souvenir » ? C'est rendre actif le latent. Plotin est évidemment fidèle ici à sa théorie proprement épistémologique de la mémoire (qui est activité), mais dans un cadre métaphysique, celui du rapport de l'âme à son origine supérieure, constituée par les « intelligibles », comme le montre ce texte décisif : « La vertu de l'âme ne consiste pas alors dans sa conversion, mais dans ce qu'elle obtient par sa conversion. Or qu'obtient-elle ? L'intuition de l'objet intelligible, son image produite et réalisée en elle, image semblable à celle que l'œil a des choses qu'il voit. Faut-il en conclure que l'âme ne possédait pas cette image, qu'elle n'en avait pas de réminiscence ? Elle la possédait sans doute, mais inactive, latente, obscure. Pour la rendre claire, pour connaître ce qu'elle possède, l'âme a besoin de s'approcher de la source de toute clarté. Or, comme elle ne possède que les images des intelligibles sans posséder les intelligibles mêmes, il est nécessaire qu'elle compare avec eux les images qu'elle en a. Il est facile à l'âme de contempler les intelligibles, parce que l'intelligence ne lui est pas étrangère ; il suffit à l'âme, pour entrer en commerce avec elle, de tourner vers elle ses regards. Sinon, l'intelligence reste étrangère à l'âme, quoiqu'elle soit présente en elle. C'est ainsi que

toutes nos connaissances sont pour nous comme si elles n'existaient pas quand nous ne nous en occupons pas » (Plotin, *Traité* 19 [I, 2], *Des vertus*, 4). Comme il le dit aussi dans d'autres textes, la mémoire n'existe pas dans l'intelligible, puisque les raisons y sont pleinement réalisées. La mémoire est donc la conséquence de l'éloignement du vrai : mais elle est ce qui permet d'accéder au vrai, car nous n'avons pas de contact immédiat et direct avec l'intelligible.

2. Augustin et la profondeur de la mémoire

Ce lien de l'âme avec ce qui lui est supérieur peut aussi s'interpréter dans une perspective religieuse. Saint Augustin sera profondément marqué par sa lecture des textes néo-platoniciens, qu'il réinterprète dans le cadre chrétien, dans lequel il n'est évidemment pas question d'une « descente » de l'âme. Mais, si l'homme est créé par Dieu, le péché originel est ce moment où l'homme s'écarte de son créateur, équivalent de cet oubli dont parle Plotin. Non pas oublié au sens d'un effacement radical des traces laissées par Dieu dans l'âme humaine, mais au sens d'une errance. L'homme est souvent décrit par Augustin comme un être en exil sur terre, mais un exil marqué par le désir d'un retour, désir qui ne saurait s'expliquer que par la présence des traces premières : « Serait-ce alors que l'excellence du but à atteindre, autrement dit son salut et sa béatitude, s'offre à son regard, grâce à un mystérieux ressouvenir qui ne l'a pas abandonné en son lointain exil, et qu'elle est persuadée que, faute de se connaître elle-même, elle n'atteindra jamais ce but ? » (Augustin, *La Trinité*, livre x). C'est ainsi que le thème de la profondeur de la mémoire développé au livre x des *Confessions* ne doit surtout pas s'interpréter dans un sens étroitement psychologique. Il ne s'agit

pas de comprendre le fonctionnement d'une faculté de connaissance, mais de s'interroger sur un lieu de l'esprit. Que veut dire se « souvenir » de Dieu ? Non pas se mettre en quête d'une image, bien entendu. Comment alors chercher Dieu ? La logique n'est-elle pas justement de le chercher « en nous », dans notre « mémoire » ? Dans un mouvement qui est encore très proche du néoplatonisme, Augustin cherche donc la vérité à l'intérieur, cet intérieur étant justement défini au sens large comme mémoire, c'est-à-dire comme richesse inépuisable de l'esprit : « Je dépasserai donc cette faculté de ma nature, et me hausserai par degrés jusqu'à Celui qui m'a créé. Et j'arrive aux plaines, aux vastes palais de la mémoire, là où se trouvent les trésors des images innombrables véhiculées par les perceptions de toutes sortes. Là sont gardées toutes les pensées que nous formons, en augmentant, en diminuant, en modifiant d'une manière quelconque les acquisitions de nos sens, et tout ce que nous avons pu y mettre en dépôt et en réserve, si l'oubli ne l'a pas encore dévoré et enseveli » (Augustin, *Les confessions*, livre x). La mémoire est donc un lieu paradoxal : sa richesse, sa puissance s'avèrent en effet incapables d'atteindre l'infini divin. On est bien loin ici de la réminiscence platonicienne, qu'Augustin reprend à sa manière dans sa théorie de la connaissance (comme élévation de l'intellect aux *species*, les formes intelligibles modèles de toute création). Dieu n'est pas une image, mais il n'est pas non plus une idée. Son infinité le fait déborder de toute part mon esprit. Selon la célèbre formule, il est *interior intimo meo et superior summo meo* (« plus intérieur que mon intériorité, plus haut que ma grandeur »). Sous une autre forme, on retrouve la limitation de la mémoire décrite dans son rapport au temps : la mémoire est en quelque sorte « spatio-temporelle », alors que Dieu relève d'un immémorial.

C. La mémoire et le temps retrouvé

1. La mémoire pure bergsonienne

On pourrait dire que dans ces différentes conceptions la mémoire n'est au fond qu'un accès à un être supérieur. Mais cette idée d'une recherche de la vérité n'appartient pas qu'à la métaphysique ou à la théologie. On la retrouve en effet dans certaines conceptions modernes de la subjectivité : ce n'est plus alors tant l'être lui-même auquel on pourrait avoir accès, que notre être propre. De manière significative, cette conception naît chez des auteurs qui s'opposent diamétralement à une conception strictement matérialiste de la mémoire, qui la réduirait à une faculté de connaissance parmi d'autres. C'est le cas de Bergson, qui a développé une théorie de la mémoire-habitude que nous verrons dans une autre partie. Mais ici, c'est l'autre aspect de la mémoire bergsonienne qu'il convient d'explorer, celle qu'il nomme la mémoire « pure ». Il ne suffit pas, en effet, de poser une différence de nature entre ces deux mémoires : il faut justifier l'existence même d'une mémoire indépendante du corps ! Comment Bergson définit-il plus précisément cette mémoire profonde : « [Elle] enregistrerait sous forme d'images-souvenirs, tous les événements de notre vie quotidienne à mesure qu'ils se déroulent ; elle ne négligerait aucun détail ; elle laisserait à chaque fait, à chaque geste, sa place et sa date. Sans arrière-pensée d'utilité ou d'application pratique, elle emmagasinerait le passé par le seul effet d'une nécessité naturelle. Par elle deviendrait possible la reconnaissance intelligente, ou plutôt intellectuelle, d'une perception déjà éprouvée ; en elle nous nous réfugierions toutes les fois que nous remontons, pour y chercher une certaine image, la pente de